

vre chez moi, je m'engage à modifier singulièrement vos croyances ; car, moi, monsieur, je suis un adepte fervent du magnétisme, et, dans l'intérêt d'une cause que je crois belle et honorable, j'occupe mes loisirs à étudier les phénomènes magnétiques sur un jeune homme qui le sommeil est d'une lucidité merveilleuse.

Mu par un sentiment de railleuse curiosité, j'acceptai la proposition de mon interlocuteur. Une voiture nous transporta rue Grange-Batelière.

Quelques instans après, mon hôte, par la seule fixité de son regard, endormit dans un fauteuil un jeune homme pâle, dont les mouvements nerveux causaient au spectateur une pénible sensation. Après une lutte de courte durée, le *sujet* s'endormit, et bientôt au sommeil naturel succéda cette disposition somnambulique qui permet de parler et d'agir.

Le magnétiseur était M. Marcellot, le magnétisé, Alexis Didier. Après divers exercices, je m'assis à côté d'Alexis, ma main dans sa main, et nous voilà causant :

— Mon ami, lui dis-je, je suis incrédule, mais je le suis de bonne foi ; ainsi ne craignez pas de ma part une opposition systématique.

— Oh ! je le sais bien ! vous avez trop de bon sens pour nier l'évidence, et trop de cœur pour ne pas aimer qui vous aime . . . et je vous aime bien, moi, tout Anglais que vous êtes ; je vous aime parce que vous avez généreusement sauvé la vie à un Français !

Singulièrement ému à cette parole, je le prie de continuer.

— Oui, reprend Alexis, il y a longtemps de cela !— Il y a, ajouta-t-il, après une pause, trente ans. L'affaire se passe là-bas dans le midi, pendant l'hiver . . . le pays est sauvage. Voici la nuit, et vos troupes, munies d'échelles, se rendent sous les murs d'une place forte. Dieu ! quel bruit ! quelle mêlée . . . — Pauvre homme, vous êtes blessé, dit Alexis en posant sa main sur ma tête, c'est là que porta le coup. Mais votre blessure ne vous arrête pas. Je vous vois plus loin montant à l'assaut . . . sur la brèche . . . des cris étouffés parviennent à mon oreille . . . des soldats anglais entourent un Français qu'ils veulent tuer. Vous accourez bravement, vous relevez avec votre bras les armes qui menacent sa tête et vous commandez qu'on respecte ses jours.— Oh ! allez ! je vous aime bien !— L'officier vous suit à une tour carrée où plusieurs de ses camarades sont faits prisonniers.— Vous traversez la ville pour aller trouver votre général, à qui, sur votre ordre, le général français rend son épée

— Et cette épée, qu'est-elle devenue ?

— Votre général vous en fit don, et vous l'avez encore à Londres, suspendue au mur de votre chambre.— La lame seule date d'alors ; le fourreau a été changé en 1827.

— Et l'officier à qui je sauvai la vie, existe-t-il encore ?

— Oui, il existe, et depuis longtemps vous faites d'inutiles recherches pour le retrouver.— Mais ayez bon espoir, revenez demain et nous le découvrirons !

Emu, troublé par ce que je venais d'entendre, je sortis de chez M. Marcellot, la tête en feu, ne sachant plus que penser et que croire : car enfin Alexis avait dit vrai.

Oui, le 19 janvier 1812, au siège de *Ciudad-Rodrigo*, en Espagne, je fus blessé à la tête, et à l'endroit même indiqué par Alexis.

Oui, dans la même nuit, j'eus le bonheur de sauver la vie à un officier français.

Oui, je reçus de lord Wellington l'épée du général Bairié, après l'assaut de la place ;

Oui, le fourreau de cette épée a été changé vers l'époque fixée par Alexis.

Oui, je fis des recherches pour retrouver l'officier français sauvé par mes soins, attendu que le général Napier (dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule*) me refuse l'honneur d'avoir conduit l'assaut de *Ciudad-Rodrigo*, et désigne le major Machis comme ayant droit à l'épée qui m'a été donnée par lord Wellington.

Le lendemain, je revins près d'Alexis, que je pressai de questions touchant l'officier français.

— J'avoue, me répond le somnambule, que j'éprouve quelque embarras à le suivre dans toutes les phases de sa carrière militaire : je le trouve dans mon esprit mêlé à d'autres officiers qui assistaient comme lui au siège dont j'ai parlé.— Cherchons bien, cependant.— Oui, je vois notre homme, environ huit ans plus tard, à Paris, rue St-Antoine, pendant la nuit.— Voilà qu'on lui remet un avis très pressé, et, avec la compagnie qu'il commande comme capitaine, il se rend dans la rue Richelieu . . . près de la Bibliothèque royale, où je vois la foule ameutée. Ah ! c'est qu'il vient de se passer un événement funeste

— Que s'est-il donc passé ?

— Un crime, un assassinat commis sur un illustre personnage.

— Voyons, Alexis, suivez le capitaine jusqu'à nos jours, et dites moi où je dois le chercher . . .

— C'est en vain que je le poursuis . . . ma vue ne peut l'atteindre, mais écoutez : A votre retour à Londres, consultez les documents relatifs aux mois de janvier et de février 1812, et je réponds du succès.

Un mois plus tard, j'étais dans la Tour, à Londres, cherchant dans les papiers de lord Wellington tous les dossiers relatifs aux affaires d'Espagne de la dite époque . . . tout-à-coup mes yeux se portèrent sur un endossement ainsi conçu :

BONFILH, 34<sup>e</sup> léger.

Ce nom me frappe comme un trait de lumière, et, me sentant saisi d'une conviction inexplicable, j'ouvris la lettre en m'écriant :— Plus de doute, c'est lui.

Par cette lettre, signée Bonfilh, un officier français fesait à lord Wellington la demande d'envoyer ses lettres aux avant-postes . . .

Il n'y avait là rien qui servit à me fixer ; néanmoins, poussé par une voix intérieure, j'écrivis au colonel d'Artois, secrétaire au comité des fortifications à Paris, en le priant de faire des recherches dans les bureaux de la guerre.

Le colonel d'Artois m'envoya un certificat constatant que le commandant Bonfilh, qui a servi dans le 34<sup>e</sup> léger, reçoit sa retraite à Villeneuve d'Agén, et demeure à Villeréal (Lot-et-Garonne).

Le 23 avril 1844, j'adresse au commandant Bonfilh une lettre dans laquelle je lui fais part de mes recherches et de mes espérances et, le 7 mai, je reçois la note suivante :

Villeréal (Lot-et-Garonne), 1<sup>er</sup> mai 1844.

« Monsieur le colonel Curwood,

« J'ai reçu de vous une lettre, datée du 23 avril, dans laquelle j'ai lu avec le plus vif intérêt les détails sur la prise de *Ciudad-Rodrigo*

« D'après les citations que vous me faites, monsieur le colonel, il n'y a plus de doute, je suis l'officier français à qui vous avez si noblement sauvé la vie, et que depuis si longtemps vous cherchez . . .

« Je me rappelle que, lorsque vous arrivâtes à mon secours, j'étais couché par terre, entouré de six ou huit soldats anglais, dont les uns me tenaient la baïonnette sur le corps tandis que les autres m'arrachaient mon habit et me prenaient l'argent que j'avais sur moi. Vous accourûtes, monsieur le colonel, et, faisant retirer ces soldats, vous me prîtes sous votre protection. Nous nous rendîmes à la Tour carrée, près la porte d'Almeida, où M. le général Bairié se rendit à vous en vous disant : Respectez mes soldats !— Ce général vous offrit même sa montre, mais vous lui répondîtes : « Conservez votre montre, général ; l'honneur m'a conduit ici et non le pillage. »— Il voulut aussi vous remettre son épée, et vous la refusâtes en disant : « Il faut me suivre, vous la remettrez au duc de Wellington. »

« J'ajouterai, monsieur le colonel, que, lors qu'on nous conduisit prisonniers, en nous dirigeant vers le Portugal, vous me fîtes entrer dans une maison d'un petit village, *El Codon*, où l'on me donna une tasse de rhum et un pain de munition pour la route. Enfin, vous eûtes la bonté de m'accompagner jusqu'à la colonne des prisonniers qui était en avant et sans vous, monsieur le colonel, les Espagnols, m'auraient infailliblement égorgé avant que j'eusse pu rejoindre mes camarades d'infortune.

« Je me suis reproché, monsieur le colonel, de n'avoir pas eu soin de demander le nom de mon bienfaiteur ; sans cela, croyez-le, j'aurais pris l'avance pour vous écrire et vous témoigner ma vive et éternelle reconnaissance. Enfin, je fais des vœux pour votre bonheur, et vous prie de me sacrifier un moment de vos loisirs pour m'écrire.

« Celui qui vous doit la vie,

« BONFILH, chef de bataillon en retraite,

officier de la Légion d'honneur. »

La lettre de ce brave commandant me rendit si heureux que je me promis bien de l'aller voir à mon premier voyage en France, et je reviens de Villeréal, où j'ai passé quelques jours que je compte au nombre de mes plus fortunés.— Oh ! que n'étiez-vous présent à notre mutuelle reconnaissance ! vous auriez pris une vive part à la joie de toute cette famille dont j'emporte les bénédictions !— Avec quels charmes de souvenir M. Bonfilh m'a entretenus des événements de sa vie, entièrement conformes, du reste, à la narration d'Alexis ! . . . C'est ainsi par exemple, que le 13 février 1820, M. Bonfilh, capitaine au 47<sup>e</sup> de ligne, en garnison à Paris, fesait le soir un service de ronde dans la rue Saint-Antoine, lorsqu'on vint lui apprendre l'assassinat du duc de Berry. Aussitôt il se rendit avec sa troupe dans la rue Richelieu, et alla passer la nuit au poste de la Bibliothèque-Royale.